

Revue Commune septembre 1937 EN L'HONNEUR DE GERDA TARO

Introduction

LES BLÉS SONT BRULÉS... LÉON MOUSSINAC.

SONNET A LA MÉMOIRE DE GERDA TARO ROLLAND-SIMON.

GERDA TARO PRISONNIÈRE DE HITLER HERTA H..

Gerda Taro, reporter-photographe de *Ce Soir* et de *Regards*, tuée à Brunete est entrée de plain-pied dans la légende. A côté de Vuillemin et de Lina Odena, elle devient le symbole de la jeunesse héroïque. Et les poètes du monde entier ont trouvé pour sa tombe des mots et des fleurs qui vont à cette image de la grâce et de la vaillance qu'aura laissée son trop rapide passage sur la terre.

Elle aura été notamment liée à ce deuxième congrès des écrivains dont ce numéro de *Commune* rend compte et dont elle fut à la fois le photographe et le sourire. La mort devait la prendre à son lendemain. Il nous a semblé qu'ici, après les paroles des meilleurs fils de tous les peuples, une place devait être faite à cette amie disparue qui a donné toute sa jeunesse et sa vie pour que, dans le monde entier, en voyant les photographies qu'elle a prises de la guerre d'Espagne, notre cœur soit déchiré et notre poing se ferme.

Voici l'hommage à Gerda Taro de deux poètes français.

LES BLÉS SONT BRULÉS...

D'une tranchée à l'autre,
d'une ville à l'autre aussi,
une flamme noire a couru
et dans leur poing noué comme un cœur
les soldats de l'armée populaire
et des brigades internationales
ont serré plus fortement leurs armes.
Un volontaire qui chantait
a ajouté un couplet, petite mère,
un couplet à sa chanson,
et José Bergamin, notre ami,
en silence a prié Dieu.

Notre douleur à nous, ses camarades,
s'est répandue comme du sang;
nous n'oublierons pas sur nos joues
la trace dure de nos larmes
et dans nos yeux non plus, Gerda,
le message si clair de ta jeunesse,
de ton courage, de ton combat.

Les blés sont brûlés à Brunete
mais dans les silences du ciel
chante encore la même alouette
que nous écoutâmes ensemble
et qui, de son battement d'ailes,
—ce soir-là
fermait les yeux des morts.

A l'aube d'un jour
qui ne fut pas pour nous comme les autres
le rameau léger de ton corps
s'est effeuillé sur le front nu des hommes,
des hommes qui savent comme toi
aussi bien vivre que mourir.

Les blés sont brûlés à Brunete...
mais ton sourire est plus fort que la nuit,
Gerda, et voici que, de nouveau,
un à un,
les chemins s'éclairent,
les chemins des blés de Brunete

de ces mêmes blés puissants
nourris de soleil et de sang
où je t'ai vu marcher sous les balles
et où tu nous précèdes désormais
sous le chant de l'alouette. —
Les grands blés mûrs de la victoire
et de la paix.
LÉON MOUSSINAC.

SONNET A LA MÉMOIRE DE GERDA TARO

Comme une branche suspendue au vent léger,
Comme, au cœur de l'été, une eau qui désaltère,
Gerda Taro, comme un oiseau se pose à terre,
Chassait l'image insaisissable du danger.

Vivante, elle cueillait la vie et dans la guerre
Ténébreuse et cruelle, où fleur, elle neigeait,
Comme un lac souriant où le monde changeait,
Ses yeux apprivoisaient les taches de lumière.

—Toi qui passais, joyeuse et douce, au milieu d'eux,
Comme une enfant, toi qui ne voyais dans le feu,
Qu'un plus sensible piège où les reflets s'irisent,

Tes frères combattants se demandent encor,
Quelle forme la mort, pour t'emporter, a prise,
Toi si furtive, avec des ailes à ton corps.
Paris, 2 août 1937.
ROLLAND-SIMON.

GERDA TARO PRISONNIÈRE DE HITLER

Il y a quelques mois, boulevard Arago, elle m'abordait en me disant bonjour. Je répondis à ce salut, un peu étonnée, car je ne la reconnaissais pas. — Voyons ! Tu ne te rappelles plus? La prison de Leipzig !

Bien sûr, c'était Gerda! Comment avais-je pu l'oublier? Son image n'était-elle pas un de mes beaux souvenirs de l'Allemagne hitlérienne ? Gerda, avec sa robe à carreaux vifs, avec sa délicate camaraderie, avec son exquise gravité, éclairant pour nous l'affreuse grisaille de la cellule. Cette robe à carreaux était la première chose qui m'avait frappée dans un nouveau local : la prison s'emplissait et on venait de nous transférer dans une cellule commune, afin de laisser la place aux nouvelles venues. La propriétaire de cette robe? Un petit visage frais et jeune, un sourire attrayant, un peu gamin, un charme singulier. « Quelle Jolie petite créature, pensai-je : sa place est au grand air, elle n'a rien à faire ici! »

— Vous êtes des nôtres? demande une camarade, à voix basse. Aussitôt le sourire, au-dessus de la robe à carreaux, s'efface, le visage se fait distant, la réponse demeure en suspens...

Nous voici huit, maintenant. Au bout de quelques jours, la méfiance cède la place à la cordialité. Dans les intervalles entre les repas, troublés seulement par d'insupportables interrogatoires, nous nous tassons sur les deux bancs disponibles et parlons de toute sorte de choses. Mais dès qu'il s'agit d'activité politique, ou d'amis communs, elle se fait étrangement réticente. Elle possède l'art d'éluider avec gentillesse jusqu'aux questions les plus insignifiantes sur ce chapitre. Elle est, en vérité, la seule parmi nous qui sache se taire au moment opportun. Nous ne -sommes jamais parvenues à savoir à quelle organisation elle pouvait bien appartenir.

Le motif de son arrestation? Oh! une histoire de bulletin d'adhésion à un groupement d'employées socialistes dont on prétendait qu'elle était membre. Et puis, on recherchait son frère. On la gardait en otage jusqu'à ce qu'il se soit présenté à la police. D'ailleurs, en sa qualité d'étrangère et en l'absence de preuves, elle serait sûrement relâchée. Son père allait confier l'affaire à un avocat...

Toutes, nous l'adorions et, n'était son extraordinaire indépendance, nous finirions par en faire une enfant gâtée. On la comble de compliments. Elle est la plus jolie, la mieux habillée. Elle s'en excuse presque : « C'est seulement parce que j'allais danser, au moment où on m'a arrêtée! » Elle a, sur nous, bien d'autres avantages : son père lui envoie des cigarettes (droit réservé aux étrangers!) et, comme il le fait largement, nous en sommes toutes pourvues. Et puis, chose plus importante, le sourire de Gerda réussit à extorquer une allumette à notre maussade gardienne, au moment où nous venons d'apprendre par expérience ce que c'est que de

posséder des cigarettes sans pouvoir les fumer, l'achat d'allumettes nous étant interdit.

Elle sait chanter des airs américains en soulignant le comique des syncopes; elle parle plusieurs langues, presque sans accent; elle récite les chiffres russes que nous nous évertuons à répéter avec elle. Nous décidons qu'il nous faut de l'exercice dans cette pièce étroite et, chaque soir, c'est elle encore qui dirige le cours de gymnastique.

Certaines circonstances devaient cependant nous montrer en elle tout autre chose que « la jolie petite créature » du début. Cela commença au cours de l'atroce nuit où pour la première fois des cris nous parvinrent des étages inférieurs de la prison. Il faisait noir. Dressées sur nos matelas, éveillées, muettes, le cœur battant, nous écoutions : quelque part, en bas, la Gestapo livrait nos camarades à la torture. Dans un coin, des sanglots étouffés. Et tout à coup, la voix de Gerda :

— Faisons marcher la sonnerie!

— C'est ça !

Il y avait à la porte une vieille sonnette dont le bruit strident pouvait remplir la maison, mais dont nous il nous était interdit de nous servir. Nous nous mimes à sonner l'alarme, jusqu'à ce que la gardienne montât l'escalier en maugréant et ouvrît notre porte de fer. Les cris, cependant, s'affaiblirent et bientôt nous n'entendîmes plus rien.

Et l'histoire de la brosse à dents ! Gerda ne se contentait pas d'être la seule à posséder cet article de luxe, elle s'entendait encore à en faire un usage particulier dans les circonstances où nous vivions : elle fut la première à introduire parmi les femmes de la prison de Leipzig, sous le régime hitlérien, l'alphabet mural. Nous nous étions creusé la tête en vain pour trouver le moyen de correspondre avec nos voisines sans attirer l'attention des S. A. qui allaient et venaient dans le couloir. Grâce à Gerda, nous savions bientôt les noms de toutes les femmes de notre quartier de la prison, nous recevions des nouvelles, nous donnions des conseils. Ces entretiens duraient des heures entières, car ils exigent beaucoup d'attention et de prudence. Nous nous offrions à relayer Gerda, mais il s'avérait toujours que les talons de nos chaussures étaient incapables de rivaliser avec sa brosse à dents, de même qu'aucune de nous ne pouvait rivaliser avec Gerda en patience, en assurance, en sang-froid.

Notre réclusion n'était que préventive, mais l'avenir demeurait incertain. Même libérées, nous n'aurions plus notre liberté de mouvement. Plus de travail, plus de possibilité de continuer nos études. De tels soucis étaient épargnés à Gerda : elle était la collaboratrice de son père, elle reprendrait ce poste après sa libération. Pourtant, elle ne semblait pas contente :

— Je suis désolée de n'avoir rien appris. J'aurais pu faire des études, mais cela ne m'était pas venu à l'esprit. J'aimerais avoir un métier que je puisse faire avec joie, disait-elle.

Nous comptions qu'elle serait libérée la première, mais ce fut moi. Les adieux, les recommandations :

— Tu nous donneras des nouvelles du Front commun, disaient quelques-unes. (Nous avions appris, en prison, que le Parti communiste avait fait à ce sujet une proposition aux sociaux-démocrates.)

— Impossible, avec la censure !

— Tu n'as qu'à écrire à l'une d'entre nous que sa tante et son Oncle ont fini par s'entendre, ou bien que la tante ne s'est pas encore décidée, propose Gerda, on comprendra !

Une quinzaine après ma libération, visite de Gerda.

— Te voilà libre ?

— Oui. Mon père s'est donné beaucoup de mal. Et puis... j'y suis allée de mes larmes !

Nous éclatâmes de rire. Voici pourquoi nous dépendions, Gerda et moi, du même employé de la prison qui, sans être tout-puissant, avait la faculté d'arranger les choses. J'avais remarqué que cet homme, malgré le sourire de supériorité ironique qui s'accordait mal avec son uniforme râpé, avait un côté faible : il ne pouvait pas voir pleurer une femme. J'avais communiqué mon observation à Gerda, qui n'en perdit pas un mot.

— Tu peux donc pleurer quand tu veux ?

— Quand il le faut, oui, je peux faire cela aussi !

Et maintenant nous voici face à face, boulevard Arago. Quatre ans se sont écoulés. Elle paraît un peu plus grave, mais elle a gardé son profil d'enfant.

— Ça ne nous rajeunit pas, dit-elle, tout en montrant, comme une preuve du contraire, le frais sourire qui naguère éclairait la cellule. Elle est heureuse. Elle a un métier.

— Demain je repars pour l'Espagne.

— On se reverra à ton retour !

Nous ne devons plus jamais nous revoir.

HERTA H...